

Théâtre Granit

CREAT!
NO!

LE BAGNE

Jean Genet

Compagnie Valsez-Cassis

Du vendredi 11 au dimanche 20 octobre
à 20 h 30

Dimanche 17 heures

Relâche lundi 14

Grande salle

Le
Baigne

Scène Nationale, Belfort



Le bagne

Jean Genet

Mise en scène
François Wastiaux

Avec
Agnès Sourdillon
Bruno Pesenti
Barnabé Perrotey
François Wastiaux
Michel Baudinat
Yves Pagès
Laurent Gerstenkorn
Gianfranco Poddighe
(en cours)

Composition musicale
Luis Naón
Scénographie
Christophe Doublier
Lumières
Joël Hourbeigt
Collaboration artistique
Agnès Sourdillon
et Yves Pagès
Assistant
Arnaud Bailleul
Régie générale
et régie lumières
Michel Violleau

Coproduction
Compagnie
Valsez-Cassis,
Théâtre Granit
Scène Nationale
de Belfort,
Le Maillon
Strasbourg,
Le Volcan - Scène
Nationale du Havre,
La Ferme du Buisson
Scène Nationale
de Mame-la-Vallée,
le Théâtre
de Cherbourg
Scène Nationale

en coréalisation
avec les Scènes
Nationales d'Albi,
d'Aubusson,
de Mâcon,
le Théâtre Garonne,
le Théâtre
des 7 collines de Tulle,
l'Association
l'Oeil Ecoute
de Clermont-Ferrand.

Après la création d'Hamlet en octobre 1994, la Compagnie Valsez-Cassis revient en résidence au Granit pour la création du Bagne de Jean Genet, seconde partie de "La Ronde des Vauriens", trépitique composé de L'affaire de la rue de Lourcine de Labiche, créé en mars dernier au Maillon de Strasbourg et de Requiem pour un bookmaker chinois, adaptation du scénario de Cassavetes Le meurtre d'un bookmaker chinois, qui sera créé en janvier prochain à la Ferme du Buisson.

L'Etat français décrète la suppression du bagne en juin 1938. Quelques mois auparavant, Genet a fait son premier séjour en prison. «Son abolition (du bagne) me prive à ce point qu'en moi-même et pour moi seul, secrètement, je recompose un bagne plus méchant que celui de Guyane», écrit une décennie plus tard l'ex-taulard. Dans *Le Bagne*, comme ailleurs dans son œuvre, Genet cherche à préserver un imaginaire criminel en resuscitant sur les planches les conditions d'une damnation irréductible. Il conjure et sacralise à la fois le huis clos pénitentiaire en procédant au casting infini des proscrits, ces hommes fait fantômes qui ne font jamais que hanter leur légende assassine et vivace. Mais qu'on ne s'y trompe pas, la discipline de l'ordre établi connaît bien des révolutions invisibles. Entre soldats, administrateurs, mâtons et forçats, tous les travestissements sont permis. Les rôles s'échangent imperceptiblement selon l'éternel retour du jour et de la nuit. On y attend quoi ? l'éternité. Puisque cet outre-monde n'a pas de fin, n'est jamais qu'un théâtre, mais à perpétuité. *Le Bagne* est inachevé, non par défaut d'inspiration, mais par excès. On y retrouve la plupart des thèmes chers à Genet, ses rituels profanes, ses coulisses érotiques, ses provocations jubilatoires... Mais toute cette poésie est ici mise à nue, non pas déclamée, mais défroquée, amenuisée, réduite à sa plus simple expression, sa petite musique intime.

Yves Pagès

Du vendredi 11 au dimanche 20 octobre 1996 à 20 h 30

Dimanche à 17 heures

Relâche lundi 14

Grande salle



LA RONDE DES VAURIENS

GENET/LABICHE/CASSAVETES

27



L'affaire de la rue de Lourcine

AUTEURS
 JEAN GENET, EUGÈNE LABICHE, JOHN CASSAVETES

MISE EN SCÈNE FRANÇOIS WASTIAUX

EN COLLABORATION AVEC

AGNÈS SOURDILLON ET YVES PAGES

COMPOSITION MUSICALE LOUIS NADIN

SCÉNOGRAPHIE CHRISTOPHE DOUBLIEZ

LUMIÈRE JOËL ROUBREIGT

AVEC

YVES PAGES, MICHEL BADDINAT,

LAURENT GERSZTENKORN, BARNABÉ PERROTEY,

BRUNO PESENTI, GIANFRANCO PODOGGHE,

AGNÈS SOURDILLON, FRANÇOIS WASTIAUX

PRODUCTION

COMPAGNIE VALSÈZ CASSIS

LE-MAILLON THÉÂTRE GERMAIN MULLER-STRASSBOURG

LE VOLCAN-LE HAYRE

LE GRANIT-SCÈNE NATIONALE DE BELFORT

LA FERME DU BOISSON-SCÈNE NATIONALE DE MARNE LA VALLÉE

THÉÂTRE DE CHERBOURG SCÈNE NATIONALE

C'est à une aventure que nous vous convions de participer. Une aventure théâtrale menée par un jeune metteur en scène, des jeunes comédiens et trois grands auteurs qui parlaient tous de la même chose sur un ton totalement différent. "La Ronde des Vauriens", c'est le titre de ce spectacle qui regroupe "L'affaire de la rue de Lourcine" d'Eugène Labiche, "Le requiem des vauriens", d'après "Meurtre d'un bookmaker chinois" de John Cassavetes et "Le bain" de Jean Genet. Labiche l'auteur de vaudevilles, Genet le littéraire, Cassavetes le cinéaste... les réunir tous les trois sur une même scène, seuls de jeunes artistes pouvaient avoir la fougue nécessaire pour le tenter et la passion suffisante pour le réussir. Le Théâtre de Cherbourg Scène Nationale avait accueilli toute la troupe en résidence la saison passée pour les répétitions de "Requiem des Vauriens".

Dans un décor unique, les ruptures de ton tranchent sec et le drôle alterne avec les réflexions profondes sur la condition humaine. Le point commun, la trame, est là : la condition

humaine, lorsque l'Homme est enfermé, au bain, ou enfermé de lui-même pour avoir commis un meurtre ou croire l'avoir commis. A quoi pense-t-il, comment vit-il, à quoi se raccroche-t-il ? Les trois auteurs se posent ces mêmes questions, avec le sourire ou dans l'angoisse, et tous mettent en scène une forme de mutisme. Terrible mutisme de la pensée intérieure, le repli sur soi et sur les habitudes, l'enfermement qui rend odieux tous les bruits et lumières extérieures.

Bien plus que l'attrait littéraire de ces textes, c'est cette ambiance qui tient en haleine au cours des trois pièces. Une ambiance que François Wastiaux, le metteur en scène et sa jeune équipe alimentent de leur énergie, de leur sens de la dérision, et de leur passion... leur ronde des vauriens nous tourne la tête à coup de meurtres. Le premier est fictif, le second est hors champ le troisième se déroule en direct et aucun des trois ne semble plus insupportable que les autres. L'insupportable, c'est peut-être l'Homme tout simplement.

VENDREDI 24 JANVIER A 20H45

THEATRE. Un rapprochement malin entre Genet, Labiche et Cassavetes, par François Wastiaux.

Ronde de crimes



«La Ronde des vauriens». Ni métaphysique ni psychologique.

La Ronde des vauriens, spectacle en trois parties, m.s. de François Wastiaux, la Ferme du buisson (Marne-la-Vallée), 01.64.62.77.77, jeudi 16 à 19h30, vendredi 17 et samedi 18 à 20h30, dimanche 19 janvier à 16 heures.

Texte posthume de Genet, le dernier publié à ce jour (en novembre 1994 par l'Arbalète), *le Bagne* se compose d'une pièce de théâtre inachevée et d'un scénario de cinéma abandonné. C'est l'ébauche théâtrale qui ouvre le spectacle en trois parties, intitulé *la Ronde des vauriens*, imaginé par le metteur en scène François Wastiaux et présenté à la Ferme du buisson. Deux auteurs se partagent l'affiche avec Genet: Eugène Labiche – *l'Affaire de la rue de Lourcine* – et John Cassavetes, à travers son film *Meurtre d'un bookmaker chinois*. Quel rapport entre les trois œuvres? Le meurtre. *Le Bagne* se déroule à Cayenne entre deux exécutions capitales, *l'Affaire de la rue de Lourcine* met aux prises deux bourgeois persuadés à tort d'avoir trucidé une charbonnière et le film de Cassavetes raconte l'histoire d'un patron de cabaret obligé d'exécuter un contrat pour la mafia. Le meurtre est pour Wastiaux un prétexte *la Ronde des vauriens* ne se veut ni métaphysique ni psychologique, plutôt une façon, explique le metteur en scène, d'explorer «*le théâtre à faire* (John Cassavetes), *le théâtre à défaire* (Jean Genet), *le théâtre déjà fait* (Eugène Labiche)».

Des trois spectacles, *le Bagne* est à la fois le plus prometteur et le plus décevant. Bagnards, matons, représentants de l'administration pénitentiaire et soldats autochtones se croisent, s'ignorent, s'opposent et s'aiment à l'ombre de la guillotine et sous le regard de la Lune-Soleil. Difficile de faire la part

entre l'inachevé du texte de Genet et la relative monotonie d'une mise en scène qui tient de la mise à plat, dans un décor de plates-formes et de poutrelles qui use largement de la symbolique du couperet. La poésie noire de l'auteur de *Notre Dame des fleurs* jaillit par intermittences, mais le plus souvent la mise en scène semble tourner autour du texte sans trop savoir qu'en (dé)faire.

De Genet à Labiche, la transition est brutale. Plutôt que de représenter *l'Affaire de la rue de Lourcine*, Wastiaux a imaginé d'en servir la moelle, une fausse répétition en accéléré qui fait foin des références socio-historiques. Mistingue et Lenglumé, les deux faux assassins, deviennent deux pantins instables, deux figures fatiguées dans un entre monde en déconstruction. Il n'est pas sûr que le texte de Labiche gagne grand-chose à ce travail d'essorage.

Le meilleur est pour la fin, après l'entracte. A partir du film de Cassavetes, Wastiaux et les sept autres comédiens (Agnès Sourdillon, Michel Baudinat, Laurent Gerstenkorn, Barnabé Perrotey, Yves Pagès, Gianfranco Poddighe et Bruno Pesenti) retrouvent le cinéma dans le théâtre, aux sources de la compagnie, fondée il y a six ans par un spectacle à partir des *Carabiniers* de Godard. Wastiaux n'a pas travaillé sur le scénario de Cassavetes, mais sur les sous-titres en français. Il installe les spectateurs sur le plateau, où alternent les scènes de cabaret et les scènes extérieures. On est dans les entrailles du théâtre et au cœur du récit, dans un spectacle à plusieurs niveaux, à la fois élémentaire et très sophistiqué, avec de superbes lumières dans la salle déserte. Au seuil d'un «*théâtre à faire*» ●

R.S.

La Ronde des Vauriens

mise en scène

François Wastiaux

Trilogie imaginée à partir de

Le Bagne de Jean Genet,

L'Affaire de la Rue de Lourcine

de Eugène Labiche

Requiem pour un bookmaker chinois

adapté du «Meurtre d'un bookmaker chinois»

de John Cassavetes

du 10 au 19 janvier 1997 à 20h30

jeudi 16 à 19h30

dimanches 12 et 19 à 16h

relâche mercredi 15

La Ronde des vauriens

mise en scène : **François Wastiaux**

composition musicale : **Luis Naón**

collaboration artistique :

Agnès Sourdillon et Yves Pagès

scénographie : **Christophe Doubiez**

collaboration scénographique, costumes :

Arnaud Bailleul

collaboration musicale : **Ruth Schereiner**

lumière : **Joël Hourbeigt**

administration : **Sophie Le Jeune**

régie générale et régie lumière : **Michel Baudinat**

construction du décor :

atelier du Volcan (Le Havre) et Donald

accessoires : **Arlane Audouard**

1 - Le Bagne

Le Soleil, La Lune : **Agnès Sourdillon**

Le Directeur, Ferrand : **Michel Baudinat**

Frison, Black, Témor : **Laurent Gersztenkorn**

Roger, Le sergent Abel : **Barnabé Perrottey**

Marchetti, Franchi : **Yves Pagès**

Aumônier, Économe : **François Wastiaux**

Frison, Santé Forlano : **Gianfranco Poddighe**

Rocky : **Bruno Pesenti**

Gloster, Funck, Pénich, de Xantraille, Leroy, Van

Halle, Frimas, Malche, Cerini, Weissmüller :

Michel Baudinat, Laurent Gersztenkorn,

Barnabé Perrottey, Bruno Pesenti

2 - L'Affaire de la rue de Lourcine

Lenglumé (rentier) : **Bruno Pesenti**

Mistingue (chef de cuisine) : **François Wastiaux**

Potard (cousin de Lenglumé) : **Barnabé Perrottey**

Justin (domestique de Lenglumé) : **Laurent Gersztenkorn**

et **Gianfranco Poddighe**

Norine (femme de Lenglumé) : **Agnès Sourdillon**

3 - Requiem pour un bookmaker chinois

Cosmo Vitelli : **Barnabé Perrottey**

Mr Sophistication : **Laurent Gersztenkorn**

Sherry : **Agnès Sourdillon**

Tony Maggio et Margo Donner : **Bruno Pesenti**

Commandeur (mafia 1) : **Gianfranco Poddighe**

Mort le gorille (mafia 2) : **François Wastiaux**

Croupier, Comptable, Armurier (mafia 3) :

Yves Pagès

Marty, La Mare (chauffeur de Cosmo), Messenger, Li-

vreux de Burger, Spectre de Chinois, Mère de Sherry :

Michel Baudinat

et l'équipe technique de la Ferme du Buisson

Direction technique, **Jean-Pierre Belet**

Régie générale, **René Rey**

Régie lumière, **Catherine Giorgi, Henri Leroi**

Régie plateau, **Andréa Bazzuro**

Régie son, **Gérard Le maout**

La compagnie Valsez-Cassis

Créée en 1990, la Compagnie Valsez-Cassis est lauréate du Festival Turbulences (Le Mailloin-Strasbourg), en 1992 avec *Les Carabiniers*.

La création à Théâtre en Mai (Dijon) en 1993 des *Gauchers*, adaptation du récit d'Yves Pagès, marque les véritables débuts de la compagnie.

En 1994-95, elle crée *Hamlet*, et en 1996 débute le travail sur *La Ronde des vauriens* avec les mises en scène de *L'Affaire de la rue de Lourcine* (à Strasbourg) et du *Bagne* (à Belfort). Attachée à la recherche et la création de textes contemporains avec une fenêtre ouverte sur le répertoire, Valsez-Cassis réunit un groupe d'artistes qui se retrouve à intervalles réguliers.

co-production : Le Mailloin (Strasbourg), Le Volcan (Le Havre), Le Granit (Belfort), La Ferme du Buisson (Mame-la-Vallée), Le Théâtre de Cherbourg **co-réalisation** : les Scènes Nationales d'Albi, d'Aubusson, de Mâcon et le Théâtre Garonne à Toulouse avec le soutien de l'A.D.A.M.I., de la D.T.S. (Aide à la Création pour Le Bagne), de la D.R.A.C. Musique (Aide à la Création pour *Requiem pour un bookmaker chinois*) et de la DRAC Bourgogne (Résidence au Théâtre de Mâcon). **Remerciements** à **Laurent Boyer, Albert Dichey** (fonds Genet) et à **l'INMÉC, à l'ensemble TM+ et Laurent Cuniot** La Compagnie Valsez-Cassis est subventionnée par la DRAC Ile-de-France

La Ronde des vauriens

Essai bien tempéré



Trilogie imaginée à partir de *Le Bagne* de Jean Genet, *L'Affaire de la rue de Lourcine* de Eugène Labiche et de *Requiem pour un bookmaker chinois* adapté du "Meurtre d'un bookmaker chinois" de John Cassavetes, *La Ronde des vauriens* se décline en deux parties :

- la première partie *outré-monde* : *Le Bagne* ;
- la deuxième partie *outré-scène* : *L'Affaire de la rue de Lourcine* et *Requiem pour un bookmaker chinois*.

De cette accumulation rythmique de trois "drames", de leur représentation coûte que coûte, faussement improvisée, (dans une contrainte scénique à peine modulable, avec un nombre de costumes et d'accessoires limité, un chiffre restreint de sept acteurs se pliant à la règle de l'alternance, du haut de l'échelle sociale, jusqu'en bas, et vice versa), nous attendons l'émergence d'un sens : un qui saurait se nourrir de la confrontation, de la divergence. Changements de codes de jeu, de pays, d'époques. Mais aussi analogies des situations et correspondances des doutes, des peurs, des fous rires : de quoi secouer la belle assise de ce que l'on appelle l'identité.

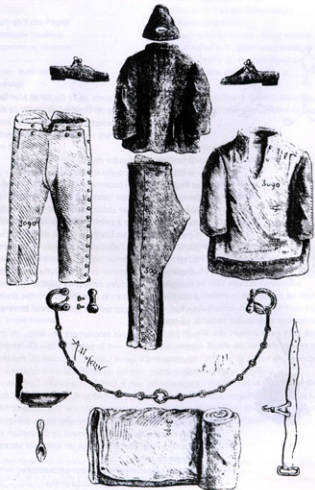
Non pas collage, mais mouvement des âmes, de réflexion sur la destinée des êtres : vers le bain de Jean Genet ou le boulevard Haussmann d'Eugène Labiche, le boulet du répudié ou le strass hollywoodien, l'alcôve du bourgeois ou la soupente de l'artiste. Chemin enfin, vers le théâtre à faire (John Cassavetes), le théâtre à défaire (Jean Genet), le théâtre déjà fait (Eugène Labiche).

Précisons que le remue-ménage anecdotique lié à ces trois meurtres (qu'il soit fictif, hors-champ ou en direct), ne pourra pas nous distraire du double sentiment de fascination et d'aliénation ressenti à l'encontre d'une série de réclusions volontaires, à la recherche du temps :

- dans la perpétuité d'une colonie pénitentiaire ;
- dans le sommeil de l'alcôve bourgeoise ;
- dans l'utopie artistique du music-hall.

François Wastiaux

Le Bagne



HABILLEMENT ET FERS QUE REÇOIT UN FORÇAT ARRIVANT.

...Une œuvre

Au cours des années 50, Jean Genet met en chantier *Le Bagne*. Hésitant entre deux formes - le roman et le scénario - il vend son projet à quatre éditeurs parisiens, sans suite. A partir de 1958, il remodèle ses ébauches antérieures pour le théâtre. Mais sept années ne suffisent pas à parachever cette pièce qui devait constituer la seconde partie d'un cycle dramatique inauguré par *Les Paravents*. En 1964, Genet semble vouloir renoncer à la littérature et laisse en friche son *Bagne*, publié en l'état aux éditions l'Arbalète (1994) et jamais joué depuis. C'est à cette ultime version - augmentée de quelques scènes retranscrites d'après les manuscrits originaux - que la Compagnie Valsez-Cassis a choisi de prêter une vie posthume. On y retrouve la plupart des thèmes chers à Genet : ses rituels profanes, ses pitreries enfantines, ses couilles érotiques, ses provocations jubilatoires... Mais toute cette poésie est ici mise à nue, non pas déclamée, mais parodiée, défroquée, inachevée, réduite à la plus simple de ses expressions.

...Un auteur

Le 2 septembre 1926, l'orphelin Jean Genet, fugueur récidiviste, est placé à la Colonie agricole et pénitentiaire de Mettray. Sitôt arrivé, il est tondu, fouillé au corps, douché, revêtu à la Lingerie de sa tenue réglementaire et, enfin, présenté au Directeur qui l'envoie, pour sa première nuit, dans une cellule de punition. Le souvenir de son arrivée dans ce «bagne d'enfants» - comme on disait à l'époque -, constitue la scène primitive du *Bagne*, réinventé grandeur nature par un petit «vagabond» devenu écrivain. Il s'agit moins d'une descente aux enfers de Cayenne, que d'une mise en abîme d'un univers adolescent, drolatique et cruel, scatologique et précieux, qui voudrait demeurer entre fantasmes et réalité, à jamais dans cet entre-deux. Revenu d'une semblable *Saison en Enfer*, Rimbaud notait : «Encore tout enfant, j'admirais le forçat intraitable sur qui se referme toujours le bagne ; je visitais les auberges qu'il aurait sacrées par son séjour ; je voyais avec son idée le ciel bleu et le travail fleuri de la campagne ; je flairais sa fatalité dans les villes. Il avait plus de force qu'un saint, plus de bon sens qu'un voyageur - et lui, lui seul ! pour témoin de sa gloire et de sa raison.» En septembre 1937, Genet écope, pour la première fois, de cinq mois de prison ferme. L'année suivante, l'Etat français décrète la fermeture du bagne. «Son abolition me prive à ce point qu'en moi-même et pour moi seul, secrètement, je recompose un bagne plus méchant que celui de Guyane», écrit l'ex-taillard. Dans *Le Bagne*, comme ailleurs dans son œuvre, Genet cherche à perpétuer un imaginaire criminel en ressuscitant sur les planches les conditions d'une damnation irréductible. Par tout un luxe d'artifices, il conjure et sacralise le huis clos pénitentiaire en donnant à voir le casting infini des protagonistes, ces hommes faits fantômes qui ne font jamais que hanter leur légende assassine et vivace. Mais qu'on ne s'y trompe pas, nul éloge ici de l'ordre disciplinaire. Entre soldats, administrateurs, matons et forçats, tous les travestissements sont permis. Leurs rôles se jouent d'eux-mêmes et s'échangent imperceptiblement selon l'éternel retour du jour ou de la nuit. On y attend quoi ? l'éternité. Puisque, dans cet outre-monde, il n'est d'autres travaux forcés que l'infinie répétition de la même pièce par ses acteurs originaux.

... Un spectacle.

Il naît avec les dernières lueurs de la lune, il s'achève avec les premiers éclats du soleil. Entre ces points de mire, deux sentinelles noires qui rendent leurs armes et autres bijoux à leur Sergent (Abel) qui aperçoit, de retour d'une exécution, le bagnard-bourreau (Ferrand) qui a retailé les sabots du bagnard-mouchard (Roger) qui fait passer en douce du tabac au bagnard-puni (Rocky) qui apprend l'arrivée d'un caïd et probable rival (Santé Forlano) qui va bientôt entrer dans le bureau du Directeur qui... et ainsi de suite jusqu'à l'exécution suivante. Bref : juste un aller-retour où « rien ne dépasse rien » que notre décor scandera par un jeu de recadrages sans fin.

Tout se passe en trois petites journées ponctuées par les brèves apparitions soit de la Lune-Soleil (en un seul choeur personifié), soit de leurs incarnations clownesques sur terre (deux gardes nègres, guetteurs et récitants). Un cycle s'accomplit, englobant cellules, cours, chemins de ronde, désert, pour mieux révéler, hors champ, ce bagne bien connu de tous : le Tempus.

Bagne secret. Où l'on rejoue éternellement devant nous, public forcément exclu de ce lieu, leur galère la plus inavouable.

Bagne déjoué. Par l'auteur d'abord, qui a mis sept ans à écrire, réécrire et délaissier son manuscrit. Par ses bagnards ensuite qui endossent, au beau milieu de la pièce, le rôle de leur propre victime, pervertissant ainsi l'imaginaire d'Épinal du forçat, pittoresque ou misérabiliste.

Bagne poétique aussi. Où la langue naît d'une rencontre peu banale entre la métaphore et l'insulte, entre la folie des grandeurs de la Lune et la « petitesse du bagnard », entre la maladresse d'un astre humain et la délicatesse des réprouvés.

Bagne, comédie des pouvoirs, enfin. Où la cruauté des codes chevaleresques du mitard s'oppose à la légalité homicide de l'administration républicaine, sous l'œil perçant - et si sauvagement libre -, de nègres antiques et philosophes.

François Wastiaux

D'abord, il y a mes deux talons dans leur enveloppe de come ; mes pieds-arpiens-, mes doigts d'arpiens, avec la crasse entre, mes ongles incarnés que j'arrache quand le moment est venu ; plus haut mes mollets, mes genoux, mes cuisses, l'entrejambe qui sue, qui pue, et plus haut, passons, passons vite, ma gueule... ma gueule, et ses rides, et la crasse dans les rides (il les touche, les dessine du doigt), la forme de la lippe : mon ricanement. (soudain très attentif) Voilà, c'est ici que ça commence, mon ricanement. Je pose la question comme doit être posée chaque question : pas pour une réponse tout de suite mais pour que la question me gêne... pour qu'elle m'épuise... pour qu'elle s'éternise dans les boyaux de ma tête... Et mon ricanement, il me donne un certain air ? Il dit qui je suis ? C'est grâce à lui que je me ressemble et que je ne ressemble qu'à moi ? (il ricane avec complaisance, la bouche de travers) C'est moi... et moi tout seul... (il ricane encore) Alors, d'où qu'il vient, d'où vient-il, mon ricanement qui me fait ne ressembler qu'à moi ?... (avec angoisse) D'où vient ma ressemblance ? Qu'est-ce qui l'a amenée et faite visible ? Qu'est-ce qui ne cesse de l'amener à être ce qu'elle est ?... Les rides autour de ma bouche ne sont qu'à moi. Mon cul à la rigueur, il est peut-être à tout le monde, mais là... (il touche sa lippe)... là je suis là, tout entier là, c'est moi tout seul en personne, là j'y suis seul, comme sur une île déserte, je suis abandonné, et fier. Unique... ce moi tout seul, sans personne, il vient d'où ? Où sa source ? Où sa racine ? Dans mes talons ? Dans mon ventre ? Ou c'est lui qui nourrit tout le reste ? (il touche encore ses rides, sa lippe) Mon pli, ah, mon rictus ! C'est lui que je dois conserver, travailler, creuser, s'il est ma ressemblance. A moi tout seul, là... qui nourrit tout le reste, mes pattes et mon ventre, et qui me permet de tenir debout...

Monologue d'un bagnard anonyme, extrait d'une scène inachevée du manuscrit du Bagne*

* Fonds Genet à l'IMEC, tous droits réservés succession Genet.

glossaire du Bagne

Alène : grosse aiguille de cordonnier - **Arpien** : pied - **Baboulines** : livres - **Bayadière** : danseuse sacrée en Inde - **Blaze** : nom de famille - **Chiourme** : ensemble de forçats marchant en cadence - **Clarisse** : religieuse de l'ordre de Sainte-Claire - **Corvée** : groupe de forçats chargé d'une tâche ingrate - **Donneur** : mouchard, délateur - **Liquettes** : chemises - **Marqués** : mois - **Mitard** : quartier disciplinaire au sein du bagne - **Perlozues** : perles, bijoux - **Puni** : condamné au mitard - **Rata** : ragot grossier - **Rosier** : aide du bourreau - **Tinette** : grande bassine d'aisance avec poignées - **Tire-jus** (ou tire-moelle) : mouchoir - **Tocante** : montre - **Tubar** : tuberculeux

Requiem pour un

L'histoire. Cosmo Vitelli, homme ordinaire, directeur du Crazy Horse West sur Sunset Boulevard. Le cabaret est toute sa vie, pas seulement son gagne-pain; il écrit les sketches, s'occupe de la chorégraphie de «Bagarre à OK Corral» ou «Un soir à Paris» et surveille ses danseuses, sévère et amical. Cosmo prétend qu'il vit dans le luxe, mais il a à peine de quoi vivre. Il dirige le club, mais le club n'est pas à lui; et il n'est soutenu que par les dollars d'un requin prêteur. Un jour enfin, il peut effectuer son dernier paiement. Et Cosmo, décide de fêter l'événement : limousine, dom Pérignon, orchidées et ses trois plus belles danseuses. Il se rend à l'invitation d'un club privé pour une partie de jeu. Sans souffrance ni style, Cosmo perd tout et en est réduit à demander du crédit. On le lui accorde, mais la pègre s'agrippe à lui. Il doit rembourser en espèces, mais s'il tue le vieux book, on effacera sa dette. Cosmo tue le book, mais les mafieux ne sont pas de vrais professionnels. A nouveau libre, une balle dans le corps, il revient au Crazy présenter le spectacle du soir.

● «Je ne crois pas que ce soit un sujet difficile, peut-être un film difficile à faire. Mais, être prisonnier d'un monde conformiste, ce n'est pas un sujet terriblement difficile... C'est l'histoire de tellement de gens. Je veux dire ce n'est pas très difficile car ça arrive tous les jours... On n'a pas à penser: c'est un sujet nouveau. Ce n'est pas un sujet nouveau, c'est quelque chose qui est arrivé extrêmement souvent.»

John Cassavetes. Cahiers du Cinéma n°289

● Tantôt l'événement tarde et se perd dans les temps morts, tantôt il est trop vite, mais il n'appartient pas à celui à qui il arrive (même la mort). (...) On dirait des événements blancs qui n'arrivent pas à concerner vraiment celui qui les provoque ou les subit, même quand ils le frappent dans sa chair : des événements dont le porteur, un homme intérieurement mort, a hâte de se débarrasser.

l'Image-mouvement de Gilles Deleuze



bookmaker chinois

● Ben Gazzara. C'est là, dans le noir, qu'on pouvait rêver. Fantasier sur ces femmes, ces splendides créatures dans leurs salles de bains mirifiques, blanches, immaculées, faisant bulle sur bulle dans leur baignoire, ou parlant dans de superbes téléphones blancs ! Moi, je me disais : «Il faut que je m'introduise dans ces salles de bains ! Comment arriver jusque-là ? Peut-être en devenant comédien ? Oui, c'est ça, il faut que je devienne comédien ! Voilà pourquoi je me suis lancé dans ce métier : pour pouvoir me glisser dans cette putain de baignoire avec la splendide créature dedans.

Après cette période d'apprentissage, vous-êtes vous finalement introduit dans la salle de bains des belles actrices ?

Ben Gazzara. (Rires confidentiels ...) J'ai fait des films, mais je n'ai jamais réussi à m'approcher de ces femmes dans leur baignoire de marbre. Je me suis fait plomber le buffet, j'ai joué du fric, j'ai été un loser indécrottable, j'ai pissé le sang... mais pas de téléphone blanc.

(Propos recueillis par Serge Kaganski dans les Inrockuptibles n°10)

L'idée de l'adaptation...

...au théâtre du Meurtre d'un Bookmaker chinois de John Cassavetes vient de notre admiration pour un film «étale», presque-muet, en violent contraste avec la part la plus connue de l'oeuvre du cinéaste.

Pour Requiem..., nous n'avons conservé que les sous-titres de la version française du film. Cette épure dialoguée colle pourtant au véritable dialogue du scénario, tant ce film parle peu, évite les tics et mots d'auteur du film noir et s'en tient à des répliques directes et précises. Fuyant tout effet de manches

et cabotinage italo-new-yorkais, John Cassavetes ne craint pas la platitude parce qu'il se concentre sur un minimum vital de la langue, sur la corde raide d'un cinéma presque-revenu muet, c'est-à-dire animé par d'autres signes, gestes, rythmes.

Dans le «dé-rushage» scénique proposé, les intérieurs du cabaret n'alternent plus avec les extérieurs (scènes de mafia). Ils sont mixés au contraire en un lieu unique, faisant office à la fois de «Théâtre de la Mafia» et de Théâtre de Cosmo Vitelli. Dans cet espace perdu d'avance, la mythologie «dorée sur tranche» et la plus à nue du music-hall (luxe, aisance, cuisses, lumières, sandwiches, savons), peut donner la réplique à ses ramifications les plus secrètes (alcool, dettes, créanciers) sous l'oeil de Cosmo.

Même si la part maudite prend l'ascendant sur un quelconque âge d'or, Cosmo se doit de recomposer l'éternel «montage», de son cabaret devenu imaginaire. Ce n'est pas le bookmaker chinois qu'on tue dans le film de John Cassavetes. C'est soi-même. Qu'importe alors la gravité de la blessure. L'essentiel est de tenir debout (si possible).

mise en scène
François Wastiaux



LA RONDE DES VAURIENS